

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:
- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

VIII<sup>e</sup> ANNEE

FEVRIER

N<sup>o</sup> 2

1892.



REVUE  
DU  
TIERS-ORDRE  
ET DE LA  
TERRE SAINTE



✻ BULLETIN MENSUEL ✻

Publié par les

Franciscains

DE

L'Observance

DE

MONTREAL

avec l'approbation du

MINISTRE GENERAL

de tout l'Ordre de

ST-FRANÇOIS

et de

L'autorité Diocésaine.



PRIN DE

ABONNEMENT ANNUEL

\$ .00

2<sup>m</sup> envoi a

MME VVE FAURE

RUE NOTRE DAME

3585

S. Henri de Montreal.



## SOMMAIRE.

---

S. François, p. 33.—Fraternité de Québec, p. 37.—Attentat de Bethléem, p. 42.—J. B. Laroudie, p. 47.—Correspondance de Rome, p. 49.—L'Immaculée Conception, p. 52.—Inondations en Espagne, p. 55.—Connaître Dieu, p. 57.—Lettre de France, p. 59.—Chine, p. 63.—Nécrologie, p. 64.

---

## A V I S

---

Nous prions respectueusement et instamment les personnes qui recevront le présent numéro de nous honorer de leur abonnement pour l'année 1892. Le prix de l'abonnement est fixé à \$1.00 par an, à partir du 1er janvier. Nous ne pouvons adresser la *Revue* qu'à ceux qui envoient le prix de l'abonnement avec leur nom et leur adresse bien lisible et exacte.

✍ Les abonnés de 1891 auxquels nous n'avons pu envoyer les numéros de *février* et d'*août* voudront bien nous en informer ; nous les leur expédierons prochainement.

MONTREAL.—Les Tertiaires de la partie *ouest* se réuniront à l'église basse de S. Joseph, comme d'habitude, le *premier* dimanche du mois à 3 h.  $\frac{1}{2}$ , et les Tertiaires de la partie *est* se réuniront à la Réforme le *deuxième* dimanche du mois. Les Tertiaires *novices* se réunissent aux jours habituels.

Soumis d'esprit et de cœur aux décisions de la Ste Eglise Catholique Romaine, notre Mère, nous déclarons que tout en rapportant comme vrais les faits cités dans la *Revue* du T. O. et de la T. S., nous ne prétendons en aucune manière déterminer leur véritable caractère, et nous rétractons tout ce qui à notre insu pourrait paraître; en quoi que ce soit, prévenir le jugement de l'autorité ecclésiastique.

*Imprimatur :*

† EDOUARD CHS., Archevêque de Montréal.

on e

VIIIe ANNEE

No. 2



1er FEVRIER

1822

REVUE  
DU  
TIERS - ORDRE  
ET DE LA  
TERRE SAINTE

---

S. FRANÇOIS D'ASSISE.

XIV

IL QUITTE GUBBIO POUR S'OCCUPER DES LÉPREUX.

“ François ami de tout ce qui est humble quitte son ami de Gubbio et s'en retourne près des lépreux (S. Bonav., 1 Cel., c. 7.) Pour l'amour de Dieu il les sert très diligemment, il leur lave les pieds ; panse leurs ulcères, retire la pourriture de leurs plaies, en essuye le pus. Bien plus, ce prochain médecin évangélique, baise avec une admirable ferveur, leurs horribles plaies. C'est pourquoi il reçut du Seigneur une telle puissance que ses soins pour faire disparaître les maladies spirituelles et corporelles furent merveilleusement efficaces.

“ J'en rapporterai un exemple entre beaucoup d'autres ; il arriva quand la renommée de l'homme de Dieu se répandait de plus en plus. Un homme du comté de Spolète était dévoré par un mal horrible qui lui rongait la bouche et la mâchoire. La médecine ne pouvait aider ce malheureux. Or, il arriva que François le rencontra à son retour

d'un pèlerinage fait au tombeau des saints apôtres pour implorer leurs mérites. Dans sa dévotion l'infirmes voulut baiser les pieds du pèlerin ; mais l'homme de Dieu, par humilité ne le souffrant pas, baisa la bouche de celui qui voulait lui baiser les pieds. Mais pendant que François, le serviteur des lépreux, applique avec une admirable dévotion sa bouche sacrée sur cette horrible plaie, aussitôt le mal disparaît et le malade recouvre la santé désirée. Je ne sais ce qu'on doit le plus admirer ou de la profonde humilité de ce baiser si condescendant, ou du pouvoir qui éclate en cet étonnant miracle." (S. Bonav., c. 2.)

Remarquons en outre comment Dieu qui refuse d'accorder une faveur dans un lieu, en l'honneur de quelque saint, l'accorde ailleurs par l'intermédiaire d'un autre saint. Donc, de ce que le Seigneur ne nous exauce pas en tel endroit, à cause des mérites de tel saint, il ne s'en suit nullement que nous ne serons pas exaucés en un autre endroit par l'intercession d'un autre saint, peut-être inférieur au premier, mais que Dieu, pour des raisons à lui connues, veut honorer. Ainsi ne nous décourageons jamais quand nos prières ne sont pas exaucées, continuons à demander, et tôt ou tard nous obtiendrons.

## IL RÉPARE L'ÉGLISE S. DAMIEN.

" Déjà fondé dans l'humilité de Jésus-Christ, il se souvient de l'ordre, donné par le Crucifix, de réparer l'église S. Damien. Vrai obéissant il revient à Assise afin d'obéir, même en mendiant, à la voix divine. (S. Bonav., c. 2, n. 7.)

" Tout joyeux et fervent il se confectionne une sorte d'habit d'ermitte, encourage le prêtre de l'église S. Damien, par les mêmes paroles que lui avait adressées l'évêque d'Assise.

" Ensuite, il se lève, entre dans la ville, et comme ivre en esprit, il se met à louer Dieu par les places et les faubourgs. Dépouillant toute fausse honte, il se met, là où il avait été dans l'abondance, à mendier auprès de ses concitoyens, pour l'amour du Pauvre Crucifié. Il disait : " Qui me donnera une pierre en recevra le prix ; mais qui m'en donnera deux, recevra le double ; qui en donnera trois recevra autant de récompenses. Dans la ferveur de l'esprit il ajoutait beaucoup d'autres paroles fort simples ; car peu instruit et choisi simple par le Seigneur, il se tenait simple en tout et non selon les paroles recherchées de la sagesse humaine.

" Beaucoup, le croyant insensé, se moquaient de lui ;

d'autres émus de pitié étaient touchés jusqu'aux larmes, voyant comment ce jeune homme était passé, si promptement, d'une vie si mondaine et de la vanité du siècle, à une telle plénitude de l'amour divin. Mais François, méprisant les moqueries, rendait grâce à Dieu, avec ferveur d'esprit.

“ Il serait long et difficile de raconter toutes les fatigues de l'homme de Dieu en réparant l'église de S. Damien. Lui-même, en effet, élevé si délicatement dans la maison paternelle, portait les pierres sur ses épaules, s'affligeant ainsi au service de Dieu.

“ Le prêtre sus-dit, considérant son labeur et la grande ferveur avec laquelle il s'adonnait au delà de ses forces au service divin, lui procurait selon son pouvoir, (car il était pauvre) une nourriture spéciale. Il savait qu'il avait vécu délicatement dans le siècle. Plus d'une fois en effet, l'homme de Dieu avoua, plus tard, qu'il avait usé d'électuaires et confections, (1) et s'abstenait d'aliments contraires.

“ Or, un jour, François remarqua ce que le prêtre faisait pour lui ; rentrant en lui-même il dit : “ Trouveras-tu, partout où tu iras, ce prêtre qui se montre si humain pour toi ? Non, cette vie n'est pas celle d'un homme pauvre ; ce n'est pas ce que tu as voulu embrasser. Va donc de porte en porte, comme un pauvre ; prends une écuelle dans laquelle tu mettras forcément tout ce qu'on te donnera. Il faut que volontairement tu vives ainsi, pour l'amour de Celui qui naquit pauvre, vécut très pauvre en ce monde, resta pauvre et nu sur la Croix et fut enseveli dans un tombeau étranger.

“ Il se leva donc un certain jour, prit une écuelle et, entré dans la ville, alla de porte en porte demander l'aumône. Or, il recevait les mets divers dans son écuelle, à la grande admiration de beaucoup qui savaient avec quelle délicatesse il avait vécu et qui le voyaient arrivé à se mortifier si merveilleusement.

“ Mais quand François voulut goûter à cette nourriture si disparate, le cœur lui souleva, car il n'était habitué ni à manger semblable pitance ni même à la voir. Enfin, se surmontant, il commença à manger et il lui sembla n'avoir jamais goûté semblable délectation en mangeant n'importe quel électuaire. Aussi son cœur exulta à tel point dans le Seigneur que sa chair, bien que débile et affligée, fut réconfortée et capable d'endurer pour Dieu les choses âpres et amères. Il remercia le Seigneur qui lui avait rendu douces

---

(1) Il n'est pas facile de dire ce que sont ces électuaires et confections. Nous pensons qu'il s'agit de plats ou de mets recherchés tels qu'en font peut-être les pâtisseries. Que de plus savants nous éclairent !

les choses amères et le fortifiait de diverses manières. Enfin, il pria le prêtre de ne plus lui préparer ou faire préparer ses repas.

“ Pierre Bernardoné voyant son fils posé dans une telle abjection, souffrait extraordinairement. Il l'avait tant aimé ! Il rougissait donc et il était tellement peiné à son sujet, voyant son corps presque mort par l'excès de l'affliction et le froid, qu'il le maudissait quelque part qu'il le rencontrât. A la vue des malédictions paternelles, l'homme de Dieu se choisit pour père un pauvre petit homme méprisé. “ Viens, lui dit-il, je te ferai part des aumônes qui me seront donnés ; et lorsque tu verras mon père me maudire, moi, je te dirai : “ Père, bénis-moi.” Tu feras sur moi le signe de la croix, et tu me béniras à sa place.” Ce qui eut lieu. Alors l'homme de Dieu disait à son père : “ Ne croyez-vous pas que Dieu puisse me donner un père qui me bénisse contre vos malédictions ?

“ Mais en outre, bon nombre des moqueurs remarquaient comme François souffrait patiemment tous les opprobres ; leur admiration allait jusqu'à la stupeur.

“ Un jour, dans la saison d'hiver, notre saint, revêtu de haillons, se livrait à l'oraison. Un de ses frères selon la chair vint à passer près de lui, accompagné d'un ami : “ Dis donc à François, fit-il, de te vendre pour un sou de sueur.” Ce qu'entendant, l'homme de Dieu, rempli d'une joie céleste, répondit en français avec ferveur : “ Cette sueur-là, je la vendrai cher à Dieu.”

“ Pendant qu'il travaillait ainsi avec assiduité à la réparation de l'église mentionnée, il voulut que des lampes y brûlassent sans discontinuer. Il alla donc en ville mendier de l'huile. Un jour, en arrivant près d'une maison, il se trouva près de plusieurs hommes assemblés pour le jeu. Confus de mendier en leur présence, il se retire. Rentré en lui-même il se reconnaît coupable. Il court au lieu du jeu, avoue sa faute en présence de tous les assistants ; qu'il a eu peur de demander l'aumône devant eux. Et, rempli de ferveur, il s'approche de la maison, demande en français, et obtient pour l'amour de Dieu, l'huile nécessaire à l'entretien des luminaires de la susdite église. (3 Comp., c. 7. 2 Cel., 1 p., c. 8.)

(A suivre.)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*



## NOUVELLES DES FRATERNITÉS

S. SAUVEUR DE QUEBEC.

---

*Filius accrescens Joseph.* Joseph, est un fils qui ira toujours croissant. Telles sont les paroles par lesquelles le Patriarche Jacob, sur le point de mourir, prédit à son Fils, Joseph, l'avenir de sa tribu, et telles sont les paroles qui me viennent au bout de la plume en vous rendant compte de ma visite à la Fraternité de S. Sauveur de Québec. Comme Joseph était un des plus jeunes fils de Jacob, le T. O. est une des œuvres les plus récentes que le zèle des RR. PP. Oblats a créées dans la paroisse de S. Sauveur. Et comme la tribu de Joseph allait toujours grandissant, de telle sorte qu'elle devait être la plus considérable de toutes les tribus d'Israël, de même le T. O. prend un tel accroissement que l'on peut prévoir le jour où il dépassera même en nombre toutes les autres œuvres. Voyez plutôt : il existe à peine depuis 10 ans et déjà il atteint le chiffre respectable de 1000 tertiaires. Mais ce qui nous fait espérer pour l'avenir une plus grande extension c'est le nombre des novices. Il était, au moment de la retraite, de 90 pour la fraternité des sœurs seulement, et 30 postulantes admises par le discrétore s'apprétaient à grossir leurs rangs. Pendant la retraite d'autres personnes se sont présentées et ont été reçues.

La fraternité des frères n'est pas aussi prospère que celle des sœurs. Elle ne compte que 212 tertiaires. Ce nombre, convenable déjà, s'est augmenté, pendant la retraite, de quelques adhésions. Elle aussi va en se développant. Qu'on veuille bien remarquer que la plus grande partie des tertiaires appartient à la Basse-Ville. La Haute-Ville ne fournit qu'un contingent relativement peu considérable. La distance ne permet qu'aux tertiaires les plus généreux de suivre les exercices de la Fraternité.

Quelques Directeurs se plaignent de ne pouvoir recruter de nouveaux membres : ils constatent avec peine que le nombre de leurs tertiaires, loin d'augmenter, diminue. La première ferveur s'est refroidie, les vocations s'épuisent, des défections se produisent parmi ceux qui avaient tenté les épreuves du noviciat et eux se découragent.

Il ne sera pas inutile, ce me semble, de signaler les moyens dont se sert le R. P. Drouet, le zélé Directeur de la Fraternité de S. Sauveur, pour la développer. D'autres

désireux de réussite pourront peut-être l'imiter. Quel est donc son secret ? Ouvre-t-il, à deux battants, les portes du T. O. ? Est-ce le *compelle intrare* de l'Évangile ? Vous connaissez le fait évangélique. Un roi veut faire à son fils un festin de noces. Il invite ceux qu'il croit le plus digne. Quand tout est prêt il les fait prévenir, mais pour de futiles motifs, pas un ne répond à son invitation. Le roi indigné jure qu'ils ne mettront jamais les pieds dans la salle du festin. Cependant le repas des noces était déjà préparé ; il ne juge pas convenable que ce soit en vain, alors il envoie ses serviteurs parcourir les rues de la ville et les carrefours, les voies publiques et les sentiers détournés, et leur ordonne de presser tous ceux qu'ils rencontreront : riches, pauvres, malades, estropiés, de venir prendre part au festin. On ne se le fit pas dire deux fois et la salle fut bientôt pleine. Est-ce ainsi qu'a agi le R. P. Drouet ? Enrole-t-il tout ce qui se présente ? Pour lui, tout fait-il nombre ? Pas du tout, chers lecteurs, c'est plutôt le contraire. Il sait très bien que si le Pape a engagé tout le monde sans distinction aucune de dignité, de talent, de richesse, d'état, le savant et l'ignorant, le prêtre et le laïque, le jeune homme et le vieillard, le militaire et le commerçant, à entrer au T. O., il a cependant posé des conditions d'admission. Ces conditions qui regardent l'âge, l'honorabilité, le caractère de la personne, doivent être et sont fidèlement gardées à S. Sauveur. Je l'avoue, ce n'est pas toujours facile. Quelques postulantes, bonnes personnes d'ailleurs, ne réunissant pas toutes ces conditions, voudraient entrer quand même. On ne passe pas, répond le R. P. Drouet le plus charitablement possible, mais sur un ton qui ne permet pas d'insister ; il reçoit bien, en échange du devoir accompli, quelques coups de langue, mais il ne s'en émeut pas et continue son œuvre. Le secret du R. P. Drouet pour faire prospérer son œuvre est de présenter le T. O. tel qu'il est, c'est-à-dire comme un ordre religieux destiné aux personnes du monde. On demandait à Pie IX de glorieuse et sainte mémoire d'approuver la reconstitution d'une famille religieuse. Il répondit d'une manière bien courte mais bien significative, par cinq monosyllabes : *Aut sint aut non sint*. " Qu'ils soient ou bien qu'il ne soient pas." C'est-à-dire : je veux bien que cette famille religieuse se reconstitue, mais à la condition qu'elle observera toute sa règle, qu'elle soit ce qu'elle doit être, sinon je préfère qu'elle ne soit pas. Telle est la pensée du R. P. Drouet sur le T. O. " Si le T. O., me disait-il, ne doit être qu'une congrégation comme les autres, nous n'en avons nul besoin ; nous avons dans la

paroisse tout ce qu'il nous faut. Jugez-en vous-même, me disait-il : Nous possédons cinq congrégations, toutes très nombreuses : une pour les enfants jusqu'à l'âge de 14 ans, une pour les jeunes gens, une pour les hommes mariés, une pour les jeunes filles, une autre pour les mères de famille. Vous le voyez, tout le monde est enrolé. Si le T. O. n'est pas quelque chose de meilleur que ce que nous avons déjà, il ne nous est pas utile, il est pour nous, à proprement parler, la cinquième roue du char, surcharge de travail pour le Directeur, surcharge d'exercices de piété pour les fidèles et perte de temps pour tout le monde." Mais pour le zélé Directeur, le T. O. est quelque chose de plus qu'une simple congrégation. C'est, d'abord, l'association universelle : elle est pour tout le monde ; pour les jeunes, pour les vieux, pour les personnes libres et pour les mariés, pour les riches et pour les pauvres. La servante s'y trouve à côté de sa maîtresse et l'ouvrier coudoie son patron. Mais c'est surtout, l'état le plus parfait pour les personnes du monde, c'est le corps d'élite de la paroisse, c'est l'aide du prêtre dans l'accomplissement de toutes les bonnes œuvres. Aux tertiaires il appartient d'être les porte-drapeaux dans toutes les luttes du bien contre le mal, les membres actifs de toutes les associations pieuses. Leur vie doit être un exemple sûr pour les autres fidèles, la mise en pratique de tous les conseils qui sont donnés du haut de la chaire, le commentaire vivant de l'évangile ; en un mot, le tertiaire est le chrétien complet, le disciple sans modification de Jésus-Christ ; pour tout dire, un autre Jésus-Christ lui-même. *Christianus alter Christus*.

Voilà ce que le R. P. Drouet pense du T. O., voilà l'idéal qu'il s'efforce de réaliser. Disons-le à sa louange, il entre en plein dans les idées de Léon XIII : " Je n'ai écrit cette règle que pour attirer par là un plus grand nombre d'âmes à la sainteté chrétienne." a dit le grand tertiaire qui préside aux destinées de l'Église.

Il est évident que ce ne sera pas dès les premiers jours de son noviciat que le tertiaire arrivera à ce degré de perfection. La prise d'habit ne le transforme pas, pas plus qu'elle ne transforme l'homme du monde qui entre à la Trappe, ou la jeune fille au Carmel. Cette cérémonie lui donne des grâces particulières, lui fait prendre la résolution généreuse de servir le bon Dieu. Ses efforts et les secours, qu'il trouvera dans l'ensemble de la règle, feront le reste.

Il est évident encore que tous ses membres ne correspondront pas à la grâce ; parmi les 12 apôtres qui formaient

la société humaine la plus parfaite, à part la Ste Famille, il y a eu un traître et un renégat. Dans les communautés religieuses les plus ferventes on trouve les bons, les médiocres et quelquefois les mauvais, ce qui n'empêche pas la communauté d'être fervente. Ainsi en est-il et en sera-t il toujours dans le T. O. ; et je ne crains pas d'ajouter : à plus forte raison.

Le T. O. étant beaucoup plus nombreux que les plus nombreuses communautés, le T. O. vivant au milieu du monde, doit, pour ces deux motifs, constater de plus grandes défections. La Règle le suppose d'ailleurs, puisqu'il y a un article qui traite de l'expulsion des membres indignes. Malgré ces côtés faibles, dans son ensemble le T. O. doit réaliser et réaliser cet idéal : la vie chrétienne sérieuse sans mélange de vie mondaine.

Qui veut la fin veut les moyens : La fin que nous venons d'indiquer étant surnaturelle, il faudra pour l'atteindre des moyens surnaturels. Le premier à employer est la méditation. Cet exercice de piété est généralement mis de côté par les personnes du monde, mêmes pieuses. Elles font leur prière du matin et du soir, récitent leur chapelet et c'est tout. Elles ne méditent pas, c'est-à-dire, ne se pénètrent pas des vérités chrétiennes ; aussi quel peu d'énergie pour les mettre en pratique, quel peu de fixité au service de Dieu. Elles passent avec une inconcevable facilité de ce service si noble au service avilissant du démon. On dirait des soldats mercenaires qui se vendent au plus offrant et comptant, sans se préoccuper de la justice de la cause. Ainsi ne doit pas être le tertiaire. Par la méditation il apprend à connaître Celui qu'il sert et, pour le moindre avantage de circonstance, il n'abandonne pas son Maître : Il sait combattre sans être payé immédiatement, il sait attendre, il sait même mourir, s'il le faut, en combattant, car pour lui la mort n'est pas la défaite, la ruine de toutes ses espérances ; c'est, au contraire, le triomphe avec tous les fruits de la victoire.

Pour que les Tertiaires puissent méditer, le R. P. Drouet a fait venir pour un prix modique, les méditations d'Avancin et les leur a distribuées. Ces méditations sont courtes et substantielles, elles iront à nos chers Frères qui n'ont pas beaucoup de temps à consacrer à cet exercice et qui ont besoin d'y trouver des pensées fortes qui les soutiennent. Elle sont comme un consommé spirituel. En voulez-vous la preuve ? Depuis que je médite en me servant du P. Avancin, disait naïvement un tertiaire, cela va tout seul ; je n'ai pas de peine à être correct. Auparavant

tout n'était pas aussi facile. Avez-vous compris, chers tertiaires? en méditant, cela va tout seul. Serait-elle excellente, le corps ne se contente pas d'une seule nourriture, il s'en fatiguera. Les Hébreux, dans le désert, se fatiguèrent de la manne. Elle était cependant un pain descendu du ciel. Le Créateur a prévu ce besoin et a multiplié la nourriture. Il y en a pour tous les goûts.

Il en est ainsi pour l'âme. Outre la méditation, nourriture substantielle qui est pour l'âme ce que le pain est pour le corps, il y a encore la lecture spirituelle. Elle est au dire des Saints Pères d'une très grande utilité, elle éclaire l'âme sur ses devoirs, elle la soutient en lui proposant les motifs de les accomplir, en lui offrant des exemples qui encouragent sa faiblesse. Mais où trouver des livres adaptés aux besoins spirituels de nos tertiaires. Ce n'est pas facile. Plusieurs sont excellents. Hélas! on ne peut les aborder; tantôt c'est le prix qui est trop élevé, tantôt c'est la doctrine, d'autre fois c'est l'esprit qui n'est pas l'esprit de S. François. Chaque plante réclame et sa culture, et son soleil, et son climat, sans quoi elle végète. Il en est ainsi des plantes spirituelles qu'on appelle les œuvres catholiques; à chacune d'elles il faudrait une culture spéciale; cette culture réclame une publication particulière. Le T. O. a la sienne. La Revue Franciscaine répond à ce besoin mais elle ne paraît pas assez fréquemment, ne disait le vénéré Directeur. Il faudrait que ce fut tous les quinze jours. Ce désir exprimé devait être réalisé. La retraite n'était pas encore terminée que le numéro de la Revue du mois d'octobre, promettait que pour l'année prochaine au lieu d'être mensuelle elle viendrait deux fois le mois visiter ses abonnés. Plus de doute, le livre de lecture était trouvé, c'est la Revue Franciscaine. Il l'a recommandé et le directeur doit s'efforcer de la répandre.

Mais, parmi nos Tertiaires un grand nombre ne savent pas lire. C'est un fait regrettable, ils sont privés de tous les avantages que procurent les bonnes lectures. Le zélé Directeur va remédier à ce mal, il offre à tous ceux qui ignorent les lettres humaines un livre que tout le monde comprend, c'est le livre que S. François et ses premiers compagnons avaient sans cesse devant les yeux dans la grotte de Rivo Torto: la Croix. L'association du chemin de la croix perpétuel a été établie dans la Fraternité, plus de six cents membres ont donné leurs noms. Cet exercice est un aliment inépuisable pour l'intelligence et pour le cœur de nos Tertiaires. Si d'après S. Augustin, aimer c'est connaître: *amor notitia est*, quelle lumière ne doit pas

communiquer à l'âme chrétienne cet exercice qui propose des motifs si puissants pour faire aimer. D'ailleurs ce qui peut manquer de connaissance pratique de la règle, dans la méditation des souffrances du Sauveur, est suppléé par les nombreuses réunions du Directeur. Il ne se contente pas de la réunion mensuelle. Toutes les fois qu'une absolution générale à accorder, ou une grande fête de l'ordre se présentent, le R. P. Directeur ne manque pas de convoquer sa double famille séraphique.

Réunissons en un faisceau les causes de la prospérité de cette fraternité et nous trouverons qu'après la bénédiction de Dieu, ce sont : la prudence dans les admissions, la vigilance à faire observer la règle, une alimentation de la vie spirituelle par la méditation, la lecture spirituelle, le chemin de la croix et enfin des réunions aussi fréquentes que sérieuses de la fraternité. Que tout Directeur prenne ces moyens et je l'assure du succès.

Pour la fraternité de S. Sauveur, qu'elle aille toujours en croissant par le nombre et la ferveur de ses membres, et, qu'en elle, Dieu soit de plus en plus glorifié et les âmes sanctifiées. Tel est le souhait que nous nous permettons de faire en terminant.

FR. FULCRAND MARIE, *M. Obs.*

### L'ATTENTAT DE BETHLEEM EN 1891.

Nous avons déjà signalé le danger que fait courir aux intérêts catholiques en Orient l'élément schismatique. Les récents événements de Bethléem, en confirmant nos assertions, donnent à ce sujet un triste regain d'actualité. Qu'il nous soit donc permis d'y revenir.

Le père de la poésie antique a dit des Hellènes d'autrefois :

“ Je redoute les Grecs jusque dans leurs présents.”

Les Grecs de tous les âges n'ont que trop perpétué les traditions de leurs ancêtres. Voyez-les au temps des empereurs d'Orient, considérez-les sous le règne des Paléologues, examinez-les de nos jours, c'est toujours la même absence de scrupules ; ruses, corruption, violences, tous les moyens leur sont bons pour atteindre leur but. Aussi empruntant une formule qui a obtenu hélas ! son heure de retentissement, puis-je dire en toute vérité : “ Le schisme, voilà l'ennemi ! ”

Où, le schisme, voilà l'ennemi, l'ennemi de Dieu, l'ennemi de l'Église, l'ennemi des Lieux-Saints, l'ennemi de la France et l'on détourne trop son attention de ce redoutable adversaire.

Le schisme est l'ennemi de Dieu. Dieu est vérité, et le schisme n'est qu'un tissu de mensonges et de perfidies. Il prétend honorer le Très-Haut, et l'outrage chaque jour par une attitude diamétralement opposée aux préceptes divins.

Le schisme est l'ennemi de l'Église. Déchirant par une rupture éclatante et plusieurs fois séculaire la robe sans couture de l'Épouse de J. C., il nourrit contre elle une haine implacable et chaque fois que pour l'accabler se présente l'occasion de diriger une action commune, il réunit ses divers tronçons, grecs, arméniens, coptes, jacobites, alliés dans ce but, ennemis en toute autre circonstance.

Le schisme est ennemi des Lieux-Saints. C'est dans ces augustes sanctuaires que s'affirment surtout ses tendances perverses. Il ensanglante le tombeau du Dieu de paix ; il s'approprie au mépris de tout droit, les aboutissants de la grotte de Gethsémani ; il profane par une conduite scandaleuse le lieu de la Rédemption du genre humain et tout le monde connaît la jonglerie sacrilège du feu sacré où le Samedi-Saint la moralité se trouve tant offensée dans le lieu le plus vénérable de l'univers.

Le schisme enfin est l'ennemi de la France. Nous avons déjà déterminé le caractère du Protectorat français ; il est essentiellement catholique : il couvre sous les plis de son drapeau tous les intérêts du catholicisme en Orient. Or les empiètements du schisme, en amoindrissant la situation de l'Église latine, affaiblit notre situation, abaisse notre prestige, porte à notre influence un coup terrible, à la grande joie du reste de nos adversaires qui escomptent déjà la ruine définitive de notre prépondérance dans ces régions du Levant.

Le schisme demeure au milieu de l'Église latine comme l'ivraie qui tend à étouffer le bon grain, comme l'armée des Philistins qui harcelait sans cesse le peuple de Dieu.

L'agression de Bethléem n'est qu'un épisode de cette guerre d'escarmouches. Puérite en lui-même, le sujet du conflit revêt en raison des usages de ce pays, un caractère grave. Une explication préalable est nécessaire.

Là, plus que partout ailleurs, possession vaut titre. Passer par un endroit, y déposer un objet, en entretenir la dévotion, suffit pour constituer un droit. On conçoit dès lors quelle vigilance il faut apporter pour ne pas être supplanté par un rival aux aguets. Un petit incident, survenu à moi-même, jettera la lumière sur cette situation.

La grotte de la Nativité de N. S., autrefois à fleur de terre, se trouve, en raison des vicissitudes auxquelles fut si souvent soumise cette contrée, être souterraine : par suite elle est obscure. Des règlements qu'un soldat ture en faction, jour et nuit, est chargé de faire respecter déterminent bien le nombre de lumières que doit y entretenir chaque culte : mais ces lumières sont à peine suffisantes pour éclairer une lecture.

Cependant je voulais dire mon bréviaire et à cette fin, j'allumai, sans arrière-pensée aucune, une bougie que je me proposais d'éteindre ensuite.

Mon action ne cachait aucun piège. Mais cette lumière supplémentaire n'était pas prévue dans les règlements : elle aurait pu ensuite être invoquée comme constituant un droit et le soldat, esclave de l'inflexible discipline, vint me la prendre. Hélas ! pourquoi la troupe de Bethléem n'a-t-elle pas observé dans le fait de ces derniers temps cet esprit d'impartialité ! Après la bagarre du 21 Février, que nous avons racontée dans notre numéro de Juin, M. le Consul-Général de France, zélé défenseur des droits dont il a la garde, s'était rendu chez le Pacha de Jérusalem, et, dans un langage digne et ferme, avait signalé le désordre et en avait réclamé d'urgence la répression. Le Pacha avait tout promis, on pouvait donc, selon toute apparence, considérer l'affaire comme terminée. Mais il n'en était rien, loin de là ! Les Grecs rendant l'or complice de leurs desseins, préparaient silencieusement une revanche : l'arrivée de leur nouveau patriarche leur en fournit l'occasion. Laissons ici la parole à notre intéressant chroniqueur qui fut dans le conflit témoin et acteur.

"Vendredi dernier, 21 mai, les Grecs passaient de nouveau sur notre terrain en grande cérémonie, célébrant, diacre et sous-diacre. Le frère sacristain a encore protesté. Le diacre lui a répondu avec un geste des plus inconvenants : "Voilà le cas que nous faisons de votre protestation," grossière injure adressée non-seulement à nous, mais à l'autorité protectrice. Les Pères, qui en Février avaient porté leurs plaintes à Jérusalem, s'y rendirent de nouveau. M. le Consul, indigné de l'insolence de ces schismatiques, courut chez le Pacha pour lui demander une juste et prompt réparation. Le Pacha lui a promis d'exiler le diacre et le second sacristain. La réparation serait bonne : mais la promesse était-elle sincère ? les faits qui se sont accomplis le lendemain et le surlendemain permettent d'en douter.

"Le lendemain en effet, la cloche d'alarme nous appelle de nouveau à la basilique de Ste. Hélène où la dispute

venait de recommencer. Les Grecs ont voulu continuer de passer sur nos droits. Notre frère sacristain qui faisait la garde leur dit : " On ne passe pas ! " Aussitôt un diacre grec, celui-là même qui devait être exilé, montant par l'escalier contesté, se jette sur notre frère et le frappe de six coups d'un poignard qu'il tenait caché sous une patène couverte de pains bénits. Mais est-ce un heureux effet du hasard, ou plutôt n'est-ce pas une protection d'En-Haut ? le fait est que le poignard a traversé tous les vêtements de notre frère, capuce, habit, tunique intérieure jusqu'à la peau sans lui faire la moindre égratignure. Un second frère, accouru au bruit, assène alors d'un poignet ferme et vigoureux un solide coup de bâton sur la tête du schismatique qui tombe à ses pieds. A ce moment arrivent sur le théâtre de la lutte des religieux latins et grecs. Ces derniers veulent venger leur diacre et cherchent à éventrer un de nos frères d'un coup de poignard. Alors s'engage une mêlée dans laquelle les Grecs sont repoussés.

" Cependant notre frère sacristain avait aussi remonté l'escalier. Dès qu'il paraît, un coup de feu part du chœur des Grecs à son adresse. Mais Jésus veillait sans doute sur l'intrépide défenseur de son Berceau. Au lieu de l'atteindre, la balle va briser la main d'un moine grec. Il semble que ces schismatiques aient juré la mort de ce brave frère qui sait déjouer toutes leurs fourberies.

" Nous autres clercs, nous sommes arrivés aussitôt après la détonation. Le Père Vicaire qui se trouvait à la porte de la basilique, nous défendit d'entrer pour ne pas nous faire massacrer inutilement. D'ailleurs les soldats étaient venus là : nous ne pouvions plus rien faire. Nous restons donc à la porte. Le Père Vicaire fait appeler le gouverneur de la ville pour lui dire comment les Grecs avaient fait usage de poignard et de revolver. Ensuite on fait venir un de nos frères qui avait une assez grave blessure à la tête.

" Le Père Gardien adresse aussitôt un rapport à M. le Consul ; celui-ci étant absent, nous sommes encore dans l'indécision. Les Grecs continuent leur manière d'agir. Ils ont fait venir de Jérusalem bon nombre de leurs corrégionnaires séculiers, armés jusqu'aux dents, pour les aider dans l'occasion. Ils les habillent en moines parce que les moines seuls peuvent prendre part à ces luttes.

" De plus une cinquantaine de soldats sont venus de Jérusalem pour nous empêcher de faire aucune résistance.

" Ce matin 24 Mai, nous avons voulu protester encore ; mais les soldats ayant l'ordre de protéger les Grecs, nous avons dû céder à la force brutale.

“ Nous savons qu'à son retour M. le Consul prendra la chose à cœur, comme il le fait toujours dans ces occasions, et nous espérons une justice, non pas en paroles et en vaines promesses, mais une justice active et exemplaire. Il la faut, en ce moment où les Grecs sont plus audacieux que jamais. Ces schismatiques ne craignent pas d'insulter la France et ses représentants, par les plus grossières railleries ; et s'ils ne reçoivent bientôt le châtimement de leur insolence, la France perdra peu à peu l'influence qu'elle conserve encore dans ce pays-ci, et que nous tâchons de lui conserver, car ici nous aimons tous la France, sans distinction de nationalité et nous ne pouvons souffrir de la voir ainsi insultée impunément.

“ Je me permets de recommander cette affaire aux bonnes prières de vos lecteurs.”

A cette narration, ajoutons certains détails complémentaires.

Plusieurs lettres ont été échangées à ce sujet entre M. le Consul de France et le Pacha. Le T. R. Père Vicaire Custodial, de son côté, avait fait savoir deux fois qu'il ne répondait plus de la vie des religieux et qu'un malheur était à redouter.

Enfin, la veille au soir du conflit sanglant, le R. Père Gardien du Couvent de Bethléem avait appelé ses religieux et leur avait dit qu'il savait de source certaine que les Grecs se préparaient à faire un coup de main, qu'ils devaient donc défendre leurs droits qui sont ceux du monde catholique, et qu'ils ne devaient pas se décourager mais espérer en Dieu.

La diplomatie n'est pas restée inactive. M. le Consul Général a vaillamment fait son devoir et pris une attitude digne du représentant de la nation française.

Pour ce qui le concerne, M. l'Ambassadeur près de la Sublime Porte a remis au gouvernement turc une protestation qui flétrit l'intervention abusive des troupes mahométanes et rend les autorités responsables du sang versé, mais la Porte, s'inspirant d'une influence contraire, a d'abord donné raison aux caloyers.

La France ne pouvait accepter cet affront. Notre ambassadeur, justement irrité de cette décision inattendue, a, sur les instructions venues du Quai d'Orsay, sollicité une audience du Sultan. L'audience fut de suite accordée et Sa Hautesse s'empressa d'ordonner que justice fût faite. Le conflit, espérons-le, est terminé.

Honneur à M. Ribot, Ministre des Affaires Étrangères, si soucieux de conserver à la France son vieil héritage en Orient !

Honneur à M. le Comte de Montebello, qui couronne par ce beau succès diplomatique sa mission à Constantinople !

Honneur à M. Ledoux Consul-Général de France à Jérusalem, dont l'action prompte et ferme a si heureusement influé sur la solution !

Honneur enfin aux vaillants et obscurs enfants de S. François, qui aujourd'hui, comme autrefois, se montrent, quand il faut, prodiges de leur sang pour la défense des intérêts qui leur sont confiés !

Puisse cette heureuse issue d'une triste affaire ouvrir les yeux de nos adversaires, leur faire comprendre que derrière les Franciscains se trouve la France et que ces deux facteurs sont loin d'être des quantités négligeables !

(S. FRANÇOIS ET LA TERRE-STE.)



## UN TERTIAIRE DU XIX SIÈCLE

JEAN-BAPTISTE LAROUDIE

Jean-Baptiste tira donc au sort : mais il le fit chrétiennement. Sans se mêler à la bande débraillée des conscrits il se rendit paisiblement à la mairie. Il tira de l'urne un mauvais numéro. Tout autre se serait désolé de cette malchance, comme on dit, et aurait cherché à noyer son chagrin dans le vin ; Laroudie se soumit humblement à la conduite de la divine Providence et revint tranquillement informer sa mère du résultat de sa démarche.

Or, Dieu est toujours près de ceux qui sont dans l'embarras ; il ne tarda pas à récompenser la soumission de son serviteur.

En ce temps là (1846) la loi militaire astreignait un jeune homme au service pour sept ans ; mais elle lui permettait de se racheter moyennant une certaine somme. Jean-Baptiste n'avait pas les moyens de la verser.

La loi dispensait encore les jeunes gens appelés *soutiens de famille*, c'est-à-dire, dont les parents avaient besoin pour vivre. Ce fut de cette façon que Laroudie fut exempt de porter les armes. Sa mère fit valoir qu'elle était veuve chargée de plusieurs enfants dont l'aîné était infirme, et que Jean lui était nécessaire pour procurer le vivre à la famille. Ses raisons furent reçues bonnes et notre pieux conscrit fut exonéré du service militaire. Les voies de Dieu ne sont-elles pas admirables ? Oh ! qu'il fait bon se confier en notre Père céleste quand on le sert de tout son cœur !

A partir de ce moment, tranquille du côté du service militaire, il se livra plus que jamais aux bonnes œuvres, s'occupant en particulier, de préparer les enfants du peuple à la première communion. Se souvenant que son père avait été camionneur (charretier) il donnait des soins particuliers aux enfants des hommes de ce métier. Il allait en outre de temps à autre, accompagné d'un ami, M. Duché, à Solignac où il avait de nombreux parents et où il exerçait aussi son apostolat.

Ses parents trouvaient qu'il les négligeait un peu : c'était juste, mais Jean répondait, du moins en action, comme Jésus à sa Ste Mère : " Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père céleste ? "

Cependant la conduite exemplaire de ce jeune homme attirait sur lui les regards ; plus d'une mère de famille ayant une fille bonne et pieuse à marier, pensait à Jean-Baptiste et se disait : Voilà le gendre qu'il me faudrait.

On ne s'en tint pas là. L'une de ces mères vint un jour trouver madame Laroudie. Après avoir parlé de la pluie et du beau temps, en manière d'exorde plus ou moins insinuant, elle lui dit : Quel excellent fils que votre Jean-Baptiste, madame Laroudie ! Que vous devez être heureuse de l'avoir ! — J'en bénis Dieu tous les jours, madame. — Je souhaiterais bien que les miens lui ressemblassent. — Avec la grâce de Dieu cela viendra, espérons-le. — Que ne dites-vous vrai ! J'en serais bien contente : voyez-vous, mes inquiétudes sont toutes pour mes garçons ; ma fille, elle, m'a toujours bien consolée ; elle est si rangée, si pieuse. — En effet, elle édifie tout le quartier. — Vous êtes bien aimable, madame Laroudie, et je suis heureuse que vous appréciiez si bien les qualités de ma fille. Si j'osais, je vous demanderais de l'accepter pour votre Jean-Baptiste. Car votre fils est en âge de se marier. Qu'en pensez-vous, madame Laroudie ? — J'avoue, ma bonne dame, n'y avoir point encore songé.

Madame Laroudie ainsi questionnée par cette amie, se crut obligée de lui donner une réponse. Elle lui demanda toutefois quelques jours de réflexions. Pensant, avec raison, qu'elle ne pouvait répondre sans avoir consulté celui qui était le plus intéressé dans la question, elle fit part à son fils de la demande qui lui avait été faite. Jean-Baptiste se mit à rire et répondit résolument qu'il voulait rester garçon et consacrer son temps, ses labeurs, sa vie toute entière au service des pauvres, à sa mère, à sa sœur. — Le bon Dieu, lui dit-il, n'a pas permis que je parte comme soldat, il m'a laissé près de vous, je veux y rester. Nous vivrons ainsi tous les trois.

En règle générale, d'après l'institution divine, le célibat ne doit être qu'une exception pour les laïcs. Jean-Baptiste faisait partie de cette exception. Dieu lui avait donné une vocation à part : s'occuper des patronages, des catéchismes, des pauvres, et de mille autres bonnes œuvres qu'un père de famille ne peut entreprendre, et qui cependant s'imposent, vu la misère de ce monde.

Oui, même en dehors des âmes qui vivent dans le cloître, il faut des personnes de dévouement, libres de toute entrave, pour subvenir aux nécessités morales ou physiques qui accablent toujours plus ou moins la pauvre humanité. Les vieux garçons et les vieilles filles, qui comprennent ce que je dis là et le mettent en pratique, méritent le respect et les encouragements de tout chrétien.

Comme Jean-Baptiste Laroudie, ils rendent de vrais services, même aux gens mariés, auxquels ils peuvent donner de bons avis ; mieux que cela : la leçon toujours efficace du bon exemple. Une conduite irréprochable et pure enseigne à tous l'estime qu'il faut avoir de la chasteté ; la sobriété marque l'horreur du cabaret ; les vertus domestiques bien pratiquées prêchent hautement à chacun ce qu'il doit faire dans sa famille.

Laroudie vient donc de fixer à tout jamais sa manière de vivre ; elle sera à peu près désormais uniforme ; cependant outre quelques traits éblouissants qu'elle renferme, elle se présente à nous sous quatre faces différentes que nous allons envisager avant de raconter ses derniers jours en ce monde. Voyons donc successivement en lui *l'ouvrier, le chrétien, le pèlerin, le Tertiaire de S. François.*

(A suivre.)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*

---

## CORRESPONDANCE DE ROME.

---

SOMMAIRE : LE CENTENAIRE DE S. JEAN DE LA CROIX.—LA FÊTE DE S. CÉCILE A ROME ET AUX CATACOMBES.—L'ORIENTE SERAFICO ET LE DIVIN SALVATORE.—LES PEINTURES DE L'ÉGLISE S. ANTOINE.—NOUVEAUX CARDINAUX.

Rome, le 5 décembre 1891.

Il y a neuf ans l'ordre du Carmel tout entier célébrait solennellement le jubilé trois fois séculaire de Ste Thérèse, "Mère et maîtresse de la famille des Carmes Déchaussés." Le même ordre vient de fêter avec non moins de solennité le 3ème centenaire de S. Jean de la Croix, qui fut, dit Léon XIII "associé à l'œuvre de la Vierge législatrice, et divinement instruit comme elle des arcanes de la théologie mystique." Second fondateur de l'ordre des Carmes Déchaussés, il était, d'après Ste Thérèse, "l'une des âmes les plus saintes qui fussent dans l'église de Dieu."

Les fêtes du centenaire se sont succédées à Rome dans les diverses églises des Carmes et des Carmélites. Elles ont commencé à Sta Marie della Scala, au Transtévère, la plus ancienne église des Carmes Déchaussés à Rome, et se sont continuées les jours

suivants dans les autres églises du Carmel. A S. Pierre et S. Marcellin en face du collège S. Antoine, la fête a été précédée d'un triduum solennel et le dernier jour, on a exécuté la messe en musique composée par notre confrère, le T. R. P. Pierre Baptiste de Falconara, à l'occasion du centenaire de S. François.

Quelques jours auparavant, les Romains avaient fêté l'illustre Vierge Ste Cécile, dont le culte, avec celui de Ste Agnès, est toujours cher au vrai peuple de Rome. Le jour de la fête et pendant toute l'octave il y eut foule à l'église de la sainte, au Trans-tévère. Cette église a été bâtie sur l'emplacement de la maison de ses parents : on y vénère le corps de la glorieuse martyre, retrouvé intact au IXe siècle dans les catacombes, et on y voit encore les vestiges de la salle de bain, où ses bourreaux tentèrent, mais en vain, de la brûler vive.

Pendant les premières Vêpres, pontifiées par S. E. le Cardinal Rampolla, titulaire de l'église, nous avons entendu la célèbre antienne *Cantantibus organis*, chantée en musique, avec accompagnement de harpes. Ce morceau vraiment ravissant est digne de l'illustre patronne des musiciens.

La fête eut un caractère particulièrement touchant dans les catacombes. C'est là que, pendant plus de six siècles, avait reposé le corps de la sainte, dans une chapelle voisine de celle où se trouvaient les cendres des Papes martyrs.

Les Trappistes français, à qui Léon XIII a confié le soin de ces catacombes, n'ont rien négligé pour y faire revivre le souvenir de la glorieuse martyre. La chapelle souterraine avait été ornée avec goût, des festons de myrte et des palmes entrelacés décoraient les sombres parois de ce sanctuaire ainsi que le *loculus* où reposa pendant des siècles la glorieuse dépouille : une statue représentant la sainte dans l'état où elle fut retrouvée, rendait l'illusion plus complète ; des cierges et des lampadaires suppléaient à la lumière du jour et achevaient de donner au sanctuaire ce quelque chose de mystérieux qui élève l'âme et la transporte dans un monde supérieur.

Des messes se succédèrent pendant toute la matinée : à 10 heures, Mgr Benavides pontifia et prononça une ravissante homélie : l'illustre M. de Rossi fit une conférence en français, et le soir, dans les catacombes illuminées, on fit la procession au chant des litanies des saints ; touchante cérémonie qui nous reportait aux premiers siècles de l'église et dont les témoins profondément impressionnés conserveront longtemps le souvenir.

Les Tertiaires de S. François ont de nombreux organes en Italie ; l'un des plus remarquables, l'*Oriente Serafico* se publie avec succès à Notre-Dame des Anges à *Assise*. Son vaillant directeur nous annonce qu'à partir du mois de janvier, la Revue qui était jusque la mensuelle, paraîtra deux fois par mois. Il espère ainsi répandre davantage l'esprit séraphique parmi les Tertiaires, contribuer plus efficacement à la gloire de l'Ordre, en le faisant mieux connaître, et au salut des *Ames* en les aidant à

se sanctifier. Nous souhaitons au zélé Directeur de l'*Oriente Serafico* tout le succès que desire son cœur apostolique. (1)

Dans un Rescrit en date du 15 novembre dernier, Son Eminence le Cardinal Vicaire vient de donner un nouveau témoignage de haute approbation à l'excellente semaine Religieuse de Rome, le *Divin Salvatore*, qui paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi, sous la direction de M. le Commandeur Menecacci. Ce journal, qui compte déjà 28 années d'existence, avait été honoré plusieurs fois de semblables faveurs par l'autorité ecclésiastique.

Confirmant les éloges adressés au *Divin Salvatore* par ses prédécesseurs, le Cardinal Vicaire félicite M. le Commandeur Menecacci de son dévouement à la cause de l'Église qu'il défend avec tant de courage, et de la bonne doctrine qu'il repand parmi les fidèles au moyen de cette utile publication. Son Eminence termine en recommandant au clergé et aux fidèles la lecture de ce journal si catholique et si romain.

Ce Rescrit est un précieux encouragement pour M. le Commandeur Menecacci qui consacre ses talents et son temps à la cause sacrée du Pape et de l'Église. Nous le félicitons bien sincèrement et nous faisons des vœux pour la diffusion toujours croissante du *Divin Salvatore*. (2) même en dehors de l'Italie.

Le R. P. Bonaventura Loffredo, franciscain de l'observance, vient de terminer la décoration de l'abside et du sanctuaire de l'église du collège S. Antoine. Depuis longtemps nous attendions avec impatience que le sanctuaire fut débarrassé des échafaudages qui l'encombraient et qui nous empêchaient de jouir du travail de l'artiste.

Dans l'abside, au-dessus des stalles, se déroule une grande fresque bien réussie dont la *Correspondance* a déjà parlé et qui représente la glorification de l'Ordre. Plus haut à droite et à gauche des orgues se trouvent deux fresques dont l'une rappelle le baiser de S. Dominique et de S. François. L'autre, qui est une fiction du peintre, représente Ste Elizabeth agenouillée et recevant la bénédiction de Ste Claire : ce sont les deux patronnes du 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Ordre fondés par le Patriarche d'Assise. Dans la semi-coupoles de l'abside nous assistons au triomphe de S. Antoine montant au Ciel et escorté par les Anges. Sur les murs latéraux, deux grandes fresques nous montrent S. François prêchant aux oiseaux et S. Antoine aux poissons. Enfin au-dessus de l'entrée du sanctuaire, sur un fond de mosaïque dorée se détachent des

---

(1) L'*Oriente Serafico*, revue bi-mensuelle, grand in-8, prix de l'abonnement, 4 frs pour l'Italie et 5 frs pour l'Étranger. S'adresser au R. P. Directeur à N.-D. des Anges, Assise (Italie.)

(2) Le *Divin Salvatore*, revue bi-hebdomadaire, in-4 de 16 pages, 15 frs pour l'Italie, 20 frs pour l'Étranger. S'adresser à M. le Directeur Via de Fornari, 16, Rome.

anges, dont plusieurs soutiennent dans le milieu un écusson, portant les premiers mots du répons miraculeux : *Si queris miracula* ; et au-dessus une inscription en grandes lettres dorées nous invite à invoquer l'Enfant de l'Espagne et la Lumière de l'Italie. *O Proles Hispanie, nova lux Italie.*

En dépit des nouvelles, aussi alarmantes que fausses, données de temps en temps par les journaux irréligieux, la santé du Souverain Pontife se maintient, malgré ses 82 ans, malgré ses immenses travaux et les douloureuses émotions du mois dernier. Outre les nombreuses audiences qu'il donne aux cardinaux et aux évêques, il prépare un consistoire dans lequel se sont créés deux nouveaux princes de l'église ; Mgr Ruffo Scilla Majordome et Mgr Lepiacci, Religieux Augustin, Secrétaire de la S. C. des Evêques et Réguliers. Nous reparlerons de ce consistoire fixé au 14 et 17 décembre.

FR. BONAVENTURE DE ROUBAIX.

---

## JE SUIS L'IMMACULEE CONCEPTION

LE MIRACLE DE L'ASSOMPTION.

### IV

Malgré son infirmité, M. l'abbé de Musy trouvait moyen de mener une vie assez active, demandant aux yeux d'autrui de lui lire les livres de piété et d'étude, dictant des lettres, donnant audience à des âmes chrétiennes qui s'adressaient à lui pour la confession et la direction ; Il lui advenait même, quand sa voix n'était point altérée, de se faire transporter dans la chaire et de prêcher la parole de vérité.

Presque chaque jour on le voyait passer en voiture : souvent c'était lui-même qui tenait les rênes et guidait le cheval. Emporté par la vigueur obéissante de l'animal soumis à sa main, il goûtait un instant comme l'illusion de la vie normale et de la force personnelle. Et c'est ainsi qu'il avait coutume de pègreiner aux alentours de Dijon, partout où se rencontrait quelque peine à adoucir, quelque courage à relever, quelque oeuvre de charité à accomplir. Il s'asseyait au chevet des souffrants ; et se souvenant des enseignements de la " Bonne Dame " aux leçons de laquelle il s'était instruit, il conseillait le traitement et l'hygiène. Ce malade distribuait la santé. Mais sa plus habituelle ordonnance était celle-ci :

Allez trouver ma Mère.

Il était devenu très populaire dans ce pays, où chacun le connaissait, et où, sauf les temps d'absence au Séminaire, sauf le petit séjour à Evreux, s'étaient écoulées son enfance et sa douloureuse jeunesse. Bien qu'il portât le costume du prêtre, on

continuait à considérer en lui, avant tout et presque uniquement, le fils du château de Digoine. Malgré son titre d'abbé et sa soutane, les fermiers, les domestiques, les paysans de la contrée ne l'appelaient jamais autrement que "monsieur Victor."

V

Or, à une certaine distance, était un autre manoir bourguignon, dans lequel vivait ou plutôt se mourait un vieux parent de la famille, M. de Montagu. Ce gentilhomme était atteint d'une hydro-pisie du cœur, maladie sans espoir qui l'emportait à grands pas vers le tombeau.

Le paralytique le visitait fréquemment ; et ces deux hommes cruellement éprouvés, se plaisaient ensemble et s'oubliaient dans de longs entretiens. On était alors en octobre 1370.

Que disaient-ils cependant, et quel était l'objet constant de leurs causeries ? Verser sa peine dans un cœur ami est chose douce. Se plaignaient-ils l'un à l'autre et parlaient-ils de leurs maux ? Nullement. Ces deux hommes étaient chrétiens, et leur âme était plus haute que tout ce qui touchait à leur personne. Ni le vieillard qui s'en allait de ce monde, ni le jeune prêtre dont la vie était condamnée à l'impuissance ne pensaient à eux-mêmes.

Ils parlaient de la France et ils parlaient de Dieu : de la France vaincue et de Dieu oublié. Sans tant les causes de notre effroyable défaite, ils les découvraient très justement, non point dans des fautes militaires, fort graves pourtant, mais dans des fautes morales. Dieu, répétaient-ils souvent, a été chassé de nos lois, de nos institutions, de nos armées. . . . Comment, privé de son fondement, l'édifice ne s'écroulerait-il point ?

— Tenez, Victor, continuait M. de Montagu, croiriez-vous que dans toute l'armée de France, dans toute l'armée de la fille aînée de l'Église, il n'y a pas, à l'heure présente, un seul chef qui demande publiquement, avant le combat, l'aïlance et l'aide du Tout-Puissant ? Croiriez-vous qu'il n'y a pas un seul bataillon dont l'étendard contienne un signe chrétien ? . . . Ah ! si la France et ses soldats arboraient le retour à Dieu, le Maître qui nous punit pour nous instruire cesserait de chatier dès qu'on aurait compris la leçon. Il faut réagir pour agir : il faut retourner en arrière pour aller . . . avant ; il faut se vaincre pour être vainqueurs.

— Hélas ! que nous en sommes loin ! s'écriait l'abbé de Musy. Qui sait ? . . . On dit que Cathelineau et Charette s'occupent déjà de rassembler une phalange catholique. Vive Dieu ! je donnerai mon jeune fils, Étienne. Et tandis qu'il le verra mourir en priant, l'enfant là-bas se fera tuer pour sa patrie. Soyez certain que ce corps de volontaires, formé ainsi au nom de Dieu et de son Christ, sera la Légion fulminante. Ne fut-elle que d'une poignée d'hommes, le Seigneur lui accordera une gloire isolée si vive et si éclatante que cette petite cohorte brillera comme une

étoile dans le ciel noir de nos désastres. Et l'évidence imposera à l'histoire cette conclusion : " Si seulement la moitié de l'armée eut été semblable à l'héroïque et chrétienne Légion, la France était sauvée et triomphante."

Tout en approuvant le fond de ces pensées, auxquelles M. de Montagu revenait constamment, avec la persistance extrême particulière à certains vieillards, l'abbé de Musy se demandait s'il n'y avait point une part considérable de rêve, d'idée fixe et de chimère, dans les affirmations quasi-dogmatiques et les semi-prophéties que formulait son parent, affaibli par l'âge et par la maladie.

Les Prussiens occupaient en ce moment un tiers du territoire. La presque totalité de notre armée régulière était prisonnière au delà du Rhin ou tenue captive, dans la ville de Metz. Paris était investi. Les troupes allemandes avaient marché devant elles, d'étape en étape, sans rencontrer un seul échec et sans qu'un seul de leurs régiments eut été obligé de reculer d'un pas. À la place des bataillons de Crimée et d'Italie, nous n'avions que de pauvres recrues inexpérimentées, dirigées par un gouvernement de hasard. Telle était la situation.

Maintenant c'est à nous deux, reprit un jour M. de Montagu, en forme de conclusion, d'accomplir notre devoir. Il nous faut tenter de sauver notre patrie et de changer la fortune de nos armes.

Ainsi parla au pauvre prêtre misérablement paralysé et immobile dans son fauteuil roulant, ainsi parla le malade qui n'avait plus qu'un souffle de vie.

En entendant un propos, si totalement extraordinaire, l'abbé de Musy leva sur son interlocuteur un regard étonné et légèrement inquiet :

— Hélas ! que pouvons-nous faire, vous et moi, sinon prier ?

— C'est déjà combattre, répondit gravement le vieux gentilhomme. Mais nous pouvons agir.

— Et de quelle manière ?

La bienheureuse Marguerite-Marie a écrit ces consolantes paroles : Le Sacré-Cœur sauvera la France ! . . . Eh bien ! l'instant prédit est peut-être venu, car la France semble vraiment menacée de périr. Essayons donc de mettre dans les mains de nos soldats, et à la tête de nos combattants, le véritable étendard chrétien, portant, brodé dans ses plis, l'emblème vénéré du Cœur de Jésus-Christ. Faisons tout pour cela : par nous-mêmes, par nos amis, par nos relations ; et envoyons ce drapeau à Paris, afin qu'il flotte, en témoignage de la foi de la France, sur les murs de notre capitale assiégée.

(*A suivre.*)

H. LASSERRE.



## LES INONDATIONS EN ESPAGNE ET LES FRANCISCAINS.

### II

Nous vous avons dit précédemment, chers Lecteurs, quelque chose de l'inondation et de la conduite de nos Pères en cette occasion. Nous allons vous rapporter ce que le peuple espagnol en a pensé.

“ Toute la presse, sans distinction de croyance ou d'opinion, s'est beaucoup occupée des actes de charité héroïque opérés par les Franciscains de Consuegra. La reine elle-même a voulu témoigner sa reconnaissance dans la lettre suivante adressée en son nom, par son ministre au P. Gardien du couvent.

“ MINISTÈRE DU GOUVERNEMENT DU ROYAUME.

“ Sa Majesté la Reine Régente du Royaume ayant eu connaissance du degré héroïque de charité chrétienne avec lequel les Pères de cette communauté, au sacrifice de leur vie, ont secouru les infortunés habitants de Consuegra dans les derniers désastres qui ont éprouvé cette ville, a ordonné qu'au nom de Sa Majesté le Roi (que Dieu conserve !) grâces soient rendues à Votre Révérence et aux autres Religieux pour leur conduite exemplaire et chrétienne. Par ordre royal, je dis ceci à votre Révérence, pour sa connaissance et sa satisfaction. Dieu conserve longtemps votre Révérence.

“ Madrid, 21 septembre 1891.

“ SILVÉIA.

“ Au R. P. Gardien du couvent des Franciscains Consuegra (Tolédo).”

“ Quelques passages des journaux vont nous montrer quels services ont attiré à nos Pères de Consuegra une distinction si flatteuse de la part du Gouvernement.

“ *El Movimiento católico* écrit : — L'épouvantable catastrophe de Consuegra a donné occasion à toutes les classes de la société de montrer leur héroïsme en faisant preuve de leur charité ; mais la conduite des Franciscains et des Prêtres a été si étonnante que les journaux, sans exception, même les moins dévoués aux institutions religieuses, leur ont décerné des félicitations extraordinaires, fléchissant ainsi le genou devant la Croix qui fait de tels miracles.

“ Parmi les articles éloquentes publiés à ce sujet à l'honneur des Franciscains, de ces religieux éorgés ou expulsés honteusement de ce pays catholique, il y a un demi-siècle ! celui de *La Epoca* intitulé : *Caridad anonima*, mérite une mention spéciale. Nous n'hésitons nullement à le transcrire pour l'édification de nos lecteurs, et comme un tribut de louanges justement dû aux héroïques enfants de S. François.

“ C'est avec sincérité, dit ce journal, c'est du fond de l'âme que nous le déclarons : en nous représentant le tableau de Consuegra avec ses maisons détruites, ses grosses murailles jetées par terre, ses cadavres sans sépulture et en décomposition, son atmosphère empestée, ses eaux corrompues et sa désolation si grande qu'on pourrait dire d'elle ce que le Prophète Isaïe disait des chemins déserts de Jérusalem : “ O vous qui passez, arrêtez-vous et voyez s'il est uné douleur semblable à la mienne, ” en contemplant, disons-nous, ce tableau désolant, des larmes d'admiration coulent à flots de nos yeux à la vue des Franciscains creusant des fosses pour les morts, retirant avec piété les cadavres de dessous les décombres, les portant sur leurs épaules avec l'amour d'un père qui porterait entre ses bras ses enfants inanimés, et priant pour que les portes du Ciel s'ouvrent aux âmes dont ils vont déposer en terre les restes mortels.

“ Qui sont-ils ? Personne ne le sait. Quels sont leurs noms ? Personne ne s'est mis en peine de les connaître. Eux-mêmes les ont oubliés. Peut-être virent-ils le jour sous les lambris dorés d'un palais ; peut-être appartenirent-ils aux classes les plus basses de la société, qu'importe ? Ils ont rompu les liens qui les attachaient au monde ; aujourd'hui la seule charité les unit à leurs semblables. Sur l'autel du sacrifice ils ont offert à Dieu tout ce qui rend la vie agréable : amours, affections privées, nobles ambitions, jusqu'à leur propre personne. Sous leur bure grossière bat un noble sentiment : celui de la charité chrétienne ; sous leur capuce rapiécé se cache une seule pensée : Dieu.”

“ Cette apologie arrachée à un noble cœur par le spectacle de la charité chrétienne, c'est à-dire de la folie de la Croix, est aujourd'hui sur toutes les lèvres ; elle a imposé silence même aux plus sectaires, à ceux qui vivent d'injures et de calomnies inventées journellement contre les Religieux.”

— Chers Lecteurs, suivant la remarque de N. S., on reconnaît les arbres à leurs fruits et les hommes à leurs œuvres. Nos Pères avaient été massacrés en Espagne ou chassés de leurs couvents il y a une soixantaine d'années. Ils y sont rentrés depuis 10 ans et, comme Jésus leur divin Maître, ils rendent le bien pour le mal. Portent-ils de bons fruits ? Ont-ils l'esprit de Dieu ? Avec moi vous réponderez : Oui. J'ajoute donc : allez et faites de même.

## CONNAITRE DIEU ET JÉSUS-CHRIST

VOILA LA VIE ÉTERNELLE.

### VII

—Connaître quelqu'un, ce n'est pas seulement savoir qu'il existe, c'est encore savoir son caractère, sa manière d'agir avec autrui. Quand une personne fait quelque chose qui nous surprend, parce qu'elle n'a pas coutume d'agir ainsi, nous disons : "Je n'aurais pas pensé cela d'elle"; mais, maintenant, je la connais." C'est pour cela que Jésus nous dit que l'arbre se connaît à ses fruits. Si tu le veux, je te raconterai une histoire qui montre les fruits de Notre-Seigneur ; par eux tu le connaîtras et tu le serviras mieux, s'il lui plaît.

—Volontiers, mon Père, j'aime beaucoup les histoires, surtout quand elles sont pieuses.

—A merveille, cher enfant ! Tiens, prends cette traduction des *Fioretti* de S. François par l'abbé Riche ; cherche le chapitre 49e et tu verras :

"COMMENT LE CHRIST APPARUT A FR. JEAN DE L'ALVERNE.

"Parmi les frères et les enfants de S. François les plus remarquables par leur sagesse et leur sainteté, et qui, selon la parole de Salomon, sont la gloire de leur père, se trouva, de notre temps, dans la province de la Marehe, le vénérable et saint Frère Jean de Fermo, qui, du nom du couvent qu'il habita longtemps et où il mourut, fut appelé Frère Jean de l'Alverne. Ce frère était un homme d'une rare sainteté. Encore séculier et tout jeune, déjà il aspirait à marcher dans les voies de la pénitence, jaloux de conserver, par là, la pureté du corps et de l'âme. Aussi, dès lors, il portait le cilice et le cercle de fer sur la chair, et il s'adonnait à de grandes mortifications. Pendant quelques temps, il demeura chez les chanoines de Fermo, qui vivaient dans la magnificence ; alors surtout, il se privait de toute jouissance sensuelle et il macérait son corps par une sévère abstinence. Cependant, se voyant avec des compagnons qui menaient un genre de vie si contraire au sien, qui l'empêchaient de porter le cilice, et qui s'opposaient, en toutes manières à ses austérités, il se détermina, par une inspiration divine, à quitter le monde et ses partisans et à se jeter entre les bras de Jésus-Christ crucifié, avec l'habit de cet autre crucifié, S. François.

Bientôt, en effet, il exécuta ce projet et fut admis dans l'Ordre. Confié aux soins du maître des novices, il devint, en peu de temps, si fervent et si pieux, qu'en écoutant son Directeur parler des choses de Dieu, quelquefois il sentait son cœur se fondre comme la cire près du feu, et l'amour divin l'embrasait avec une ardeur si vive et si suave, que sous son impression, il était involontairement emporté ; alors il se levait, et comme enivré de l'esprit divin, il courait, soit dans le jardin, soit dans le bois, soit dans l'Eglise selon l'impulsion qu'il recevait par la flamme et l'impétuosité de cet esprit. Docile aux mouvements de la grâce, de jour en jour, cet angélique jeune homme faisait de rapides progrès dans les vertus ; et les dons célestes, les saintes élévations et les ravissements le portèrent à un tel degré de perfection, que son esprit, s'élevait parfois jusqu'aux splendeurs des Chérubins, aux ardeurs des Séraphins, aux joies des Bienheureux, enfin jusqu'aux amoureux et inexprimables embrassements de Jésus-Christ. Et puis, ces divines opérations ne se faisaient pas seulement ressentir à l'intérieur, les sens extérieurs eux-mêmes en subissaient la douce influence. Une fois surtout, la flamme du divin amour embrasa son cœur avec une ardeur extrême, et cet état dura trois ans entiers. Son cœur, alors, se trouvait inondé de consolations, consumé par l'amour de Jésus-Christ et livré presque continuellement aux extases et aux apparitions divines. Ce prodige eut lieu sur la sainte montagne de l'Alverne.

Cependant comme Dieu prend un soin tout particulier de ses enfants, leur ménageant, à propos et selon les circonstances, les douceurs ou les tribulations, suivant le besoin qu'ils en ont pour se conserver dans l'humilité, ou pour s'enflammer davantage du désir des choses célestes, il lui plut après ces trois années de faveurs, de ravir à Frère Jean la flamme de l'amour divin qu'il possédait, et de le priver de toute consolation spirituelle. Dès lors, il demeura sans lumière, sans amour sensible pour Dieu, et accablé de tristesse. Dans sa douleur, il s'en allait errant çà et là dans le bois du couvent, appelant par ses cris, ses larmes et ses soupirs l'Epoux chéri de son âme, qui s'était soustrait à son amour, qui l'avait abandonné, et sans lequel il ne pouvait goûter ni repos, ni tranquillité. Mais nulle part, et en aucune manière, il ne pouvait retrouver Jésus, ni les douceurs spirituelles de son amour, qu'il avait si souvent éprouvées. Cet état d'abandon dura plusieurs jours, pendant lesquels le pauvre frère ne cessait de demander à Dieu qu'il daignât, dans sa miséricorde, lui rendre son Bien-Aimé. Enfin la divine bonté avait assez éprouvé la patience et excité les désirs du saint frère.

(A suivre.)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*

---

## LETTRES DE FRANCE.

---

LES ÉCHOS DU PÈLERINAGE DE ROME.—LE PROCÈS DE MGR L'ARCHEVÊQUE D'AIX.—LE RÉVEIL DE LA FRANCE CATHOLIQUE.—L'ÉPISCOPAT ET L'INDÉPENDANCE DU PAPE.—SECTAIRES ET RENÉGATS.—LA DÉCLARATION DE GUERRE.

Paris, 20 décembre 1891.

Depuis ma dernière lettre, des faits d'une haute importance, au point de vue religieux, se sont produits dans notre pays.

La lutte de la Franc-maçonnerie contre l'Eglise, la guerre, sans trêve ni merci, des sectaires et des renégats qui nous gouvernent, contre l'Episcopat et le clergé, s'est engagée avec une nouvelle fureur. Bénissons Dieu, toutefois ; car, à ce redoublement de rage correspond un magnifique réveil des âmes et des consciences catholiques ; du sein de notre génération, qu'on eût pu croire irrémédiablement ensevelie dans la torpeur et la lâcheté, surgissent enfin des confesseurs de la foi, des vengeurs de la vérité.

Le pèlerinage des *vingt mille* à Rome a été le premier signal de cette explosion de haine anti-chrétienne, en même temps que le point de départ providentiel de ce mouvement d'affranchissement et de "*résurrection*" de la France baptisée.

On sait comment, à Rome, dans les premiers jours d'octobre, nos pèlerins furent honnis et maltraités. On sait comment la populace, ameutée par les Loges, cria et hurla : "*A bas le Pape ! A bas la France ! Mort aux Français !*" On sait comment la police italienne se ligua avec la canaille et fit emprisonner non les émeutiers, mais leurs victimes. En présence du drapeau Français insulté et traîné dans la fange, en face du Pape prisonnier, menacé par cette plèbe infecte, tous ceux qui avaient au cœur un reste de foi catholique, ont bondi d'indignation ; tous ceux qui avaient au fond de l'âme le respect de la patrie, ont senti la rougeur leur monter au visage. En d'autres temps, le gouvernement se fût hâté d'envoyer une note énergique aux ministres de l'Italie et de demander une réparation éclatante. C'eût été trop attendre de nos gouvernants, livrés pieds et poings liés aux sociétés secrètes. Ils ont

montré, une fois de plus, qu'ils font outrageusement litière de l'honneur et de la dignité du pays ; ils ont prouvé, qu'en toute circonstance, ils entendent être Francs-maçons avant d'être Français.

Oui ; il s'est trouvé un ministre des affaires étrangères, monsieur Ribot, pour féliciter les insulteurs de nos Français. Oui ; il s'est trouvé un ministre des cultes, le citoyen Faillière, qui, dans une circulaire insolente, a pris prétexte des événements de Rome pour défendre aux évêques de se rendre en pèlerinage, désormais, auprès du Souverain Pontife. L'épiscopat allait-il donc subir cette avilissante servitude et courber honteusement la tête sous le joug, sans défendre les droits de l'Eglise ? Dieu ne l'a pas voulu. Les protestations indignées ne se sont pas fait attendre ; mais, à la tête de tous, par son héroïque attitude, par son énergie et sa vaillance, par son éloquence et sa liberté apostoliques, s'est tout d'abord distingué, Mgr l'Archevêque d'Aix.

Dans une lettre publique, adressée au ministre des cultes, il a rappelé au respect du patriotisme nos diplomates libres-penseurs ; il a vengé les prérogatives du Vicaire de Jésus-Christ ; il a flétri les agissements, tour à tour perfides et brutaux, de la Franc-maçonnerie qui nous enlace et qui nous déshonore.

A ces nobles accents, à cette parole vraiment épiscopale, la secte a rugi d'étonnement et de colère ; les faibles et les lâches ont repris courage ; les vaillants se sont comptés et ont serré leurs rangs. En moins d'un mois et demi, plus de *soixante* de nos évêques avaient publiquement adhéré à la protestation de Monseigneur d'Aix et solidarisé leur cause avec la sienne.

Qu'a fait alors le gouvernement ? Une nouvelle sottise et une nouvelle bassesse. Il a traîné l'intrépide archevêque devant un tribunal ; le 25 novembre dernier, il le faisait comparaître devant la cour d'appel de Paris.

Les débats du procès ont été un magnifique triomphe pour le parti catholique. Bien loin de chercher, en effet, à atténuer les expressions sévères de sa lettre au ministre, le prélat s'est dressé en accusateur devant ses juges et a prononcé contre la persécution lente, odieuse, hypocrite de l'Etat, un complet réquisitoire. Dans ces conditions, on le comprend, l'arrêt était rendu d'avance ; après un semblant de délibération, les juges, vendus à la Franc-maçonnerie, ont condamné l'Archevêque à une amende de trois mille francs. (\$600.00).

A la première nouvelle de cette condamnation glorieuse,

l'illustre archevêque tertiaire de Paris, Mgr Richard,—qui avait accueilli dans son palais le prélat poursuivi,—s'est écrié, dans un prophétique enthousiasme : "*Quelle heureuse et féconde journée pour l'église de France !*" Heureuse et féconde journée, en effet ; car, depuis lors, le réveil des catholiques va s'accroissant sans cesse. Le voyage de Mgr d'Aix à travers les provinces, pour regagner son diocèse, s'est transformé en une marche triomphale. Partout les populations se pressaient pour l'acclamer et lui faire cortège. A Lyon et à Aix, les démonstrations ont surpassé toute attente. En même temps, les félicitations de ses collègues dans l'Épiscopat continuent d'affluer vers lui, de France, d'Italie, d'Espagne et jusque du Nouveau-Monde. De toute part aussi, les chanoines des Cathédrales, les réunions de prêtres des paroisses et des cantons, les associations de piété et de zèle, de tout genre, lui envoient à l'envi, leurs adhésions chaleureuses. En quelques jours une immense souscription populaire s'est organisée dans les journaux, même les plus frivoles, en faveur des œuvres dirigées par ce prélat, qu'on peut appeler, avec raison, le "*père des pauvres*" et "*l'évêque des ouvriers.*" Nos Fraternités du Tiers-Ordre, en particulier, ne sont pas restées à l'écart et, chaque jour, nous lisons les noms de quelques-unes d'entre elles dans les listes de souscriptions publiées par la presse.

Enhardis par un si noble exemple, entraînés par cet irrésistible élan d'indignation et de protestation généreuses, voici que d'autres évêques, à leur tour, se lancent résolument dans la mêlée. C'est, par exemple, Mgr de Grenoble, qui dévoile et stigmatise, plus que jamais, les intrigues et les turpitudes de la Franc-maçonnerie ; c'est Mgr d'Annecy, qui proteste contre la violation flagrante et constante du Concordat ; c'est Mgr de Séez, qui brave, à nouveau, dans une lettre publique, les foudres ministérielles ; ce sont Nosseigneurs de Rennes, de Lyon, de Mende, etc., etc., qui ajoutent à leurs catéchismes diocésains des leçons sur les devoirs des fidèles, au point de vue du vote et des élections politiques ; c'est Mgr de Bordeaux, qui, dans une lettre pastorale, revendique l'indépendance du Pape et la restauration de son pouvoir temporel. L'intervention de ce dernier prélat, bien connu pour son attachement aux institutions démocratiques, à—qu'on me passe l'expression,—achevé de mettre le feu aux poudres.

Au Sénat, un radical, le sieur Dide, pasteur protestant défroqué, a sommé le gouvernement de baillonner définitivement le clergé. Nos ministres, dans la séance du 9 dé-

cembre, se sont servilement engagés à prendre contre l'Eglise de nouvelles mesures d'oppression, à faire édicter de nouvelles lois de tyrannie ; et deux cent onze sénateurs, contre cinquante-sept ont applaudi à ces promesses.

La Chambre des députés, de son côté, n'a pas voulu rester en arrière, dans cette voie de la démence et du crime. Sa séance du 11 décembre a offert l'écœurant spectacle d'une bande d'énergumènes, affiliés et valets des sociétés secrètes, hurlant contre le Christ, et vomissant contre son Vicaire, ses pontifes et ses prêtres, les plus lâches insultes, les plus stupides calomnies, les appels les plus insensés à la force brutale. Les Catholiques,—en bien petit nombre pourtant,—que compte l'assemblée, ont été magnifiques d'énergie et d'éloquence. Ils ont vaillamment et obstinément tenu tête à cette tempête d'impiété, à cette dégoûtante orgie de rage satanique. En première ligne, se sont signalés, parmi les orateurs de la droite : M. Paul de Casagnac, M. de Mun, l'apôtre des œuvres ouvrières, et notre grand évêque tertiaire, Mgr Freppel, évêque d'Angers.

Leurs admirables discours, toutefois, n'étaient pas faits pour arrêter et pour convaincre une majorité dont l'esprit semble fermé à tout bon sens comme à toute justice. Par deux cent quarante-trois voix contre deux cent vingt, la Chambre,—qui ose se donner comme la " représentation nationale " de la France catholique,—a voté un Ordre du jour demandant au Gouvernement de livrer une suprême bataille au " Cléricalisme, " c'est-à-dire à l'Eglise, et de museler enfin le Clergé, sans doute comme le bandit muselle ou étrangle le chien dont les aboiements et les morsures contrarient et gênent ses projets.

—Nous en sommes là . . .

Catholiques et Tertiaires, nous rendons grâces à Dieu ; car la lutte, pour nous, ce n'est pas l'agonie ; c'est le réveil et la résurrection. Puis, nous avons confiance dans l'avenir. Ils sont bien petits, en effet, ceux qui ont entrepris de nous étouffer et de nous écraser dans la boue. Devant Dieu, ils sont, tout au plus, comme la vile poussière. L'histoire ne nous l'apprend-elle pas ? Lorsqu'elles déclarent la guerre au Christ, les républiques s'écroulent, tout comme les empires. Seul, le trône du Pontife-roi est éternel. A nous donc, tôt ou tard, à nous soldats du Pontife romain et disciples du Mendiant d'Assise, à nous, en fin de compte, la victoire . . . Non, encore une fois ; non, la France qui souffre, qui croit et qui prie, ne reculera pas devant la tourbe immonde des jouisseurs, des sectaires et des apostats.

L. DE KERVAL, *Du 3ème Ordre de S. François*

## CHINE.

LETTRE DE MGR CHRISTIAENS, FRANCISCAIN.

(Suite)

Arrive enfin le Mandarin avec des soldats. Ceux-ci fraient un passage aux victimes pour mettre leur vie en sûreté. Mais les orphelines ne veulent pas quitter leurs Mères, elles s'accrochent à leurs vêtements et se laissent traîner à leur suite jusqu'à ce qu'elles en soient séparées par la force.

Arrivés sur la voie publique le missionnaire et les Sœurs se trouvent exposés à une grêle de pierres et d'ordures. A chaque pas ils reçoivent de nouvelles blessures. Un moment l'on crut que le R. P. Braun était blessé mortellement, il chancelle, mais soutenu par les satellites, il revint bientôt à lui. Ils furent ainsi poursuivis par la populace jusque sur les bords du fleuve.

L'une des religieuses, tomba à l'eau et était sur le point de disparaître lorsque survint un officier européen qui lui porta secours et l'aida à se sauver avec les autres sur le steamer qui se trouvait là heureusement. Ils y rencontrèrent deux médecins qui les pansèrent avec charité et leur donnèrent de quoi remplacer leur linge de corps tout dégouttant de sang.

Au milieu des clameurs de la populace ils virent une immense flamme rouge s'élever vers le ciel ; c'était la résidence épiscopale et le séminaire qui étaient en feu. Après avoir pillé tous les meubles, les émeutiers avaient tout enduit de pétrole et avaient mis le feu.

Au premier signal le R. P. Toranzoni, mon pro-vicaire avait pu sauver le T. S. Sacrement et emmener avec lui les élèves du séminaire.

Tout est perdu, les archives, le mandat apostolique, le bref de mon élection, les facultés ordinaires, extraordinaires et particulières, tout a été consumé par le feu. Nous n'avons plus rien ; ni mobilier, ni bibliothèque, ni vases sacrés, ni vêtements sacerdotaux. Il ne nous reste que la vie et les habits qui nous couvrent. Que la sainte volonté de Dieu soit faite.

Eminence, ayez pitié de nous et, si vous le pouvez, daignez nous envoyer au plus tôt cinq bréviaires, un pontifical avec le cérémonial des évêques et un missel.

Je baise, avec respect, votre pourpre sacré et je demeure de votre Eminence Illustrissime et Révérendissime le très humble et très dévoué serviteur.

FR. BENJAMIN CHRISTIAENS,

*Evêque titulaire du Calaphoue et Vic. Apos. du Hou-pé Mérid.*

Dans une autre lettre, le même Vicaire apostolique annonce que les élèves du séminaire ont été reçus chez les agriculteurs

chrétiens près d'I-Tchang et que les orphelines sont sous la garde des mandarins. Puis il ajoute :

Déjà le 21 juin de cette année, une troupe d'environ mille hommes avait envahi le bourg de T-Chang Kin-ho, où se trouve établi l'orphelinat de la Ste Enfance, sous le faux prétexte que les chrétiens arrachent les yeux des enfants et mutilent leurs corps. Ils avaient exhumé les cadavres des cinq derniers qui étaient ensevelis, mais, les trouvant intacts et, frustrés dans leur espérance, ils envahissent la maison pensant y trouver les cadavres mutilés. Leurs recherches sont vaines. Ils se mettent alors à piller et à détruire tout ce qu'ils trouvent : vêtements, meubles et provisions de bouche.

Les vierges chinoises qui ont la garde de cet établissement eurent le temps de se réfugier avec tous les petits enfants dans les maisons des chrétiens du voisinage.

Le 9 août à 3 h. du matin, des émeutiers incendièrent un autre orphelinat situé à Che-Kong-Kias. Les vierges chinoises, éveillées par les cris du dehors, purent fuir à temps avec les enfants.

Si quelques âmes se sentaient l'inspiration de venir en aide à la détresse de ce vicariat, elles sont priées d'adresser leur offrande quelle qu'elle soit à :

Sa Grandeur Mgr Potron, Procureur des missions franciscaines, rue des Fourneaux, 83, Paris.

Ou bien au :

Très Révérend Père Anselme Knapen, Secrétaire-Général des missions franciscaines, Via Merulana 124, à Rome.

---

## NECROLOGIE ET DEMANDE DE PRIERES.

---

Veillez prier pour un grand nombre de personnes qui demandent des grâces soit pour l'âme soit pour le corps ; priez aussi pour les defunts suivants :

Monseigneur Freppel, évêque d'Angers et Tertiaire ; le R. P. Louis Fernandez, franciscain, Préfet des missions de Bolivie ; le Fr. François, franciscain ; Lady Bouth ; Mme Redmond ; Mme McElrone.

R. I. P.

---